

POTEMKINE III
— LE FEUILLETON.

3

buvez un coup : mon gargon vous conduira.

Chopin parut hésiter un instant ; il fit même le mouvement d'un homme qui veut continuer sa route, mais épuisé de fatigue, il céda.

Il entra dans le cabaret ; c'était un bouge d'assez sombre apparence, composé de deux pièces ; il n'y avait personne dans la première ni dans la seconde ; quoiqu'on fut encore en plein jour, cette seconde pièce était déjà plongée dans une profonde obscurité.

— Venez par ici, dit le cabaretier, en disposant dans cette pièce un tabouret de bois, auprès d'une table ; venez par ici, on est plus tranquille.

Chopin fut surpris que le cabaretier ne lui donnât pas à boire dans la première pièce, où y voyait plus clair.

Il ne fit pas de question ; la fatigue dominait chez lui la curiosité.

Le cabaretier battit le briquet, alluma une mauvaise lampe ; la lumière, en éclairant la pièce où venait de s'asseoir Claude Chopin, la lui montra plus grande qu'il ne l'avait vue d'abord.

Quelques instants passèrent ; le marchand apporta un pot de faïence blanche marqué de fleurs vertes et rouges ; il mit deux verres sur la table.

Il versa du vin dans l'un des verres, de manière à le remplir ; il ne versa dans l'autre que quelques gouttes.

— Asseyez-vous, dit Chopin, fidèle aux usages de la vieille cérémonie populaire. Le cabaretier s'assit.

Chopin le regarda : c'était un homme de trente à quarante ans, grand, fort, l'air résolu ; cette homme avait en lui quelque chose d'étrange ; son regard n'était jamais droit, ses lèvres minces et blanches témoignaient d'une nature mauvaise, les yeux rouges et le nez bourgeonné trahissaient d'une manière irrécusable des habitudes d'ivrognerie et de débauche.

— Vous venez de loin, comme cela ? demanda-t-il avec une nonchalance affectée.

Chopin fut quelques instants à répondre.

— Mais, d'assez loin, dit-il enfin.

— De Villers-Cotterets.

— Non.

— De Melun, alors, traça le cabaretier.

— Non plus.

— De Corbeil, peut-être ?

Le cabaretier se mit à rire, d'un rire forcé, pour dissimuler la curiosité sous les apparences de la plaisanterie.

— Je viens d'au delà de Maux, répliqua Chopin, lassé de cette interrogation, mais en voyant dans cette question que l'indiscrétion d'un homme mal élevé.

Tiens, reprit le cabaretier, ma femme est de ce pays-là, elle est de la Ferté-Milon, un beau pays, la forêt de Villers, la petite rivière d'Ourq, de larges prairies, sans compter les jolies filles.

Il fut interrompu par une espèce de militaire qui entra dans la première pièce et demanda : occupe à servir le nouveau venu, le cabaretier laissa Chopin seul quelques moments. Il commença à vider le verre rempli devant lui ; il trouvait le vin meilleur qu'il ne s'y attendait.

Chopin savourait le plaisir d'une surprise qui, dans ce temps déjà, était bien rare au cabaret.

Tout à coup il lui sembla entendre un bruit singulier : c'étaient comme des voix d'hommes qui parlaient entre eux. Le son ne venait ni d'une pièce voisine, ni de la rue, ni de l'étage supérieur ; il paraissait à Chopin que le son venait de dessous terre.

Il écouta : le bruit se tut ; Chopin se demanda quelle en pouvait être la cause. Le bruit ne se renouvelant pas, il pensa qu'il s'était trompé et qu'il avait entendu quelque querelle venant de la rue ; le cabaretier ayant établi dans la première pièce le soldat, revint prendre place en face de Chopin.

— Vous connaissez ce régiment-là ? demanda-t-il en baissant la voix et en montrant du doigt le nouveau venu : c'est le régiment d'Orléans.

— Oui, j'en ai déjà vu.

— C'est qu'alors vous venez de Soissons, ils ont été longtemps en garnison : ce sont des troupes bonnes au peuple, celles-là.

En disant cela, le cabaretier, leva les yeux au ciel puis lança un regard oblique, pour observer la figure de l'étranger.